

KAROLINA KAPOŁKA

Université de Silésie

## La haine à plusieurs visages dans les *Chroniques du Plateau Mont Royal* de Michel Tremblay

*La haine est tonique, elle fait vivre,  
elle inspire la vengeance.*

Honoré de Balzac

Michel Tremblay ne peint pas le monde en rose, ne crée jamais l'univers artificiel du bonheur. Son cycle romanesque des *Chroniques du Plateau Mont Royal*, c'est-à-dire six romans qui présentent la vie d'une grande famille ouvrière de Montréal au cours d'une vingtaine d'années, nous propose un large éventail des descriptions de la haine, aussi bien sous des manifestations ouvertes et « traditionnelles » comme les larmes, les cris et les coups, que sous forme de colères blanches, étouffées pendant des années, qui tuent lentement ou finalement éclatent en pleine lumière et mènent à une tragédie. Dans le monde tremblayen, qui constitue un univers souvent sombre et amer, la haine devient un des moteurs principaux de l'action des héros. Elle est la seule réponse qu'ils peuvent donner, la réaction unique envers l'injustice, la misère et les malheurs qu'ils ne comprennent pas, pauvres, fatigués, désarmés... Tremblay peint une force destructrice qui ravage intérieurement ses héros et qui rompt les relations entre eux, une puissance aveugle dévorant tout.

L'image de la haine la plus fréquente est celle qui se manifeste ouvertement, aussi bien dans les paroles que dans les gestes. Son intensité varie : forte, elle empêche de penser et transforme la vie en enfer, faible, elle est « quotidienne », et revêt le masque de la méchanceté, de l'incompréhension ou du rejet. Pourtant les *Chroniques* sont pleines de descriptions de haine camouflée, dont l'expression est implicite et se dissimule dans les scènes symboliques, les gestes muets, dans les allusions et les sous-entendus.

Nous allons nous concentrer surtout sur le personnage qui apparaît dans tous les volumes des *Chroniques*, et par là porte le plus lourd fardeau de la haine, devenant ainsi l'être le plus malheureux. Albertine, la grande perdante dans tous les domaines de la vie, ne tolère pas sa mère Victoire, hait son mari Paul et rejette ses enfants qu'elle trouve «anormaux». Les rapports d'Albertine avec sa mère Victoire sont très tendus depuis toujours, elles se livrent une guerre permanente et trouvent toutes les deux un étrange plaisir à se blesser mutuellement. La haine s'entremêle avec un amour empoisonné, elle se manifeste à travers les paroles :

Albertine brisait régulièrement des morceaux de vaisselle appartenant à sa mère, par exprès, pour la faire chier, et hurlant chaque fois: «Une tasse de moins! Vot'héritage s'en va su'l yable, moman!»

(GF: 107)

et à travers les gestes

[...] elle [Albertine] avait levé les bras vers la vieille femme, comme pour la supplier ou l'étrangler, elle ne savait trop.

(GF: 125)

Au fond de leur haine se cache une soif de domination : les deux femmes luttent pour garder le pouvoir à la maison. Victoire est mise au repos par sa fille sous prétexte de son âge avancé et de sa myopie et cela motive sa soif de vengeance «faire fâcher sa fille était habituellement une de ses grandes jouissances» (GF : 275). Pour marquer son importance, la vieille dame invite deux voisines – prostituées – à dîner mais Albertine refuse de servir les «guidounes». L'invasion du domaine d'Albertine par Betty et Mercedes rend inévitable l'affrontement entre la fille et la mère. Richard Duchaine dans *Écriture d'une naissance, naissance d'une écriture* (DUCHAINE R., 1994 : 70) voit dans le geste de Victoire qui sert la soupe elle-même et, de ce fait, menace l'autorité d'Albertine, la reprise du pouvoir décisionnel – la vieille mère regagne pendant un court moment sa position au sein de la famille. Albertine hait aussi son mari Paul, maladroit, brutal et égoïste. Paul, mort en Europe pendant la guerre, n'apparaît pas dans les *Chroniques*, mais l'ombre de son personnage hantera Albertine pour toujours. Cette haine se manifeste sous la forme de reflets momentanés, de souvenirs qui apparaissent subitement, éveillés par une image, une odeur ou une situation. Ainsi, même après des années, elle pense à son mariage manqué en observant son fils endormi :

[...] elle a tant haï pendant tant d'années le dos qu'elle apercevait quand elle se réveillait la nuit. Autrefois. Avant la guerre.

(OB: 64)

Elle gardera de son mari surtout l'horreur du devoir conjugal et transformera cette répugnance en un mépris général envers les hommes, refusant même les compliments innocents d'un poli boutiquier, monsieur Shiller (comp. *PQ*). Haïr Paul signifie pour Albertine haïr le mâle oppressant, dominant, cruel. C'est pourquoi elle ne comprendra jamais le bonheur des autres, en souffrant pourtant d'une jalousie cuisante face au mariage heureux de son frère Gabriel et de la Grosse Femme. C'est en outre la haine pour le mâle qui éclate en elle lors d'une crise devant la porte derrière laquelle, en pleine journée, Gabriel fait l'amour avec sa femme enceinte. Albertine crie, désespérée :

Vous avez pas le droit d'aimer ça ! Pas dans ma face ! Pas tant que chus là !  
(*GF*: 125)

Comme le remarque André BROCHU (2002 : 163), la dominante de la vie d'Albertine est la colère ou plutôt la rage. Tremblay forge ainsi un personnage qui prend toute sa vie en haine :

[...] elle avait failli éclater en blasphèmes, elle avait senti des mots brûlants de rage lui monter à la gorge, prêts à sortir en jets bilieux, éclaboussant tout le monde, clouant sa mère au mur, aspergeant de mépris son frère [...]  
(*GF*: 123)

mais comme Albertine ne sait pas nommer ses sentiments, l'auteur démontre ses états à travers son corps: elle souffre de migraines, ses gestes sont brusques et violents, elle rougit souvent de colère. Hurler est pour Albertine une des façons d'extérioriser l'agression et le refus, elle ne murmure jamais, en plus ses répliques sont fréquemment terminées par un point d'exclamation.

Albertine, acariâtre et maussade, vit aussi un conflit déchirant avec sa fille Thérèse. La mère traite sa fille comme une adversaire, toute affection remplacée par l'inacceptation. La manifestation de ces émotions est très violente dans les premiers volumes des *Chroniques*, où les deux antagonistes

[...] se jetaient tout à la figure, se battaient littéralement, Thérèse répondant aux claques de sa mère par des coups de poing, à ses cris par des hurlements, à ses reproches par des malédictions.  
(*GF*: 73)

Thérèse devenue adulte, exprimera son ressentiment d'une manière beaucoup plus raffinée. Inconsciemment, elle contestera les valeurs importantes de sa mère: fille d'une bigote pudique, Thérèse mènera une vie nocturne dans des cabarets et des bars de la rue Main. En plus, Thérèse niera l'attitude névrotique d'Albertine envers la sexualité en se livrant à la prostitution (comp.

BROCHU A., 2002: 163) et en liant une relation lesbienne avec son amie d'enfance, Bec-de-Lièvre (comp. *OB*). Les affronts que Thérèse inflige à sa mère ne sont plus des coups de poing, la haine se cache dans des vengeances psychologiques. La jeune femme épouse un insignifiant «pour faire chier sa mère» et pendant quelques années cache à Albertine l'existence de son enfant que cette dernière rêve de caresser et de «catiner» (comp. la pièce de théâtre *Marcel poursuivi par des chiens*).

Michel Tremblay dépeint également la haine à l'aide des scènes symboliques; parfois même l'auteur puise dans la littérature québécoise et se sert de citations. L'admiration de Michel Tremblay pour l'oeuvre de Gabrielle Roy est bien connue et déclarée aussi bien dans ses récits autobiographiques que dans ses interviews. Aussi des critiques établissent-ils des parallèles entre leur production littéraire<sup>1</sup>. De ce fait Michel Tremblay reprend une scène d'affection du roman de Gabrielle Roy *Bonheur d'occasion* (publié en 1947) pour la transformer en un passage de haine dans l'avant-dernier volume des *Chroniques – Le Premier Quartier de la lune* (paru en 1989). Commençons par le *Bonheur d'occasion*. Rose-Anna Lacasse rend visite à sa fille Florentine qui travaille dans un restaurant populaire. Fatiguée et accablée, la vieille mère y est reçue comme une reine, entourée de mille précautions, sa fille lui offre un repas copieux jusqu'à son dernier argent. Florentine découvre la joie de partager; donner tout son salaire à la famille ne lui pèse plus. Même le décor prépare cette rencontre chaleureuse: le miroitement des glaces, le va-et-vient coloré et la lumière éblouissent Rose-Anna mangeant son délicieux poulet. La mère et la fille ne s'entendent pas: elles vivent dans deux mondes séparés, Florentine aperçoit la vie de sa mère comme «un long voyage gris et terne» qu'elle refuse pour elle-même: «[...] et c'était comme si, aujourd'hui, elles eussent en quelque sorte à se faire des adieux» (ROY G., 1973: 104); et pourtant elles manifestent une affection profonde l'une pour l'autre, alors que leur chemins se séparent: «[Florentine – K.K.] s'aperçut au même moment qu'elle aimait sa mère» (ROY G., 1973: 104).

Tremblay renverse ce beau tableau, en donnant une version beaucoup plus aigre de la rencontre mère – fille. Albertine se rend à Bar-B-Q où Thérèse est serveuse. Déjà le cadre annonce la catastrophe: le restaurant est vide et sombre, le gérant impoli la fait attendre, la colère monte en Albertine. Elle n'ose pas agresser Thérèse directement, alors elle critique tout autour: le goût de son poulet, le prix du repas, la sauce qui brûle:

<sup>1</sup> Comp. «La Femme canadienne française chez Gabrielle Roy et Michel Tremblay ou la remise en question des valeurs familiales traditionnelles» de M.L. PICCIONE (1976: 39–45), ou «L'image de Montréal dans les Chroniques du Plateau Mont-Royal» de R. MANE (1985: 119–132).

Le monde doivent pus être capables de parler certain, quand ils sortent d'icitte! J'ai la bouche en feu!

(PQ: 237)

La bouche en feu est également une bouche pleine d'accusations et d'injures. L'entente n'est pas possible : alors qu'Albertine, persuadée que sa fille est enceinte, rêve de dorloter son bébé, Thérèse brise ses illusions en rejetant les valeurs de sa mère, telles que sécurité, stabilité, bon « job », et déclare revenir travailler au French Casino. Une « chicane » éclate à nouveau, la brouille est définitive et Albertine sort en claquant la porte, Thérèse, elle prétend oublier le numéro de téléphone de sa mère. La rupture des liens entre les deux femmes est renforcée par le contraste avec le couple Rose-Anna – Florentine, où l'incompatibilité des hiérarchies n'exclue pas l'affection et la tendresse.

Albertine semble être destinée à vivre dans la haine, plongée dans tous les malheurs possibles elle chante du haut de son balcon son désespoir dans une cantate tragique, telle une diva d'opéra :

[...] il était question de la vie en général et d'une cage personnelle en particulier ; il était question de malheurs refoulés [...] ; il était question de promiscuité, d'hypocrisies, d'amours qui n'arrivent pas à s'exprimer ; il était question de solitude au milieu d'un va-et-vient incessant...

(PQ: 277)

Le personnage d'Albertine est le plus marqué par la haine, cependant il n'est pas le seul à la ressentir et la manifester. La description du conflit entre la mère Benoîte des Anges et Soeur Sainte-Catherine, la première – directrice, l'autre – institutrice à l'école des Saints-Anges, est riche en allusions et en scènes symboliques. Les rapports entre les deux religieuses ressemblent à un conflit classique des générations, c'est un combat entre la soif de la domination du côté de la supérieure et l'esprit rebelle et le goût des changements du côté de la jeune soeur (comp. BOIVIN A., 1996: 299). Pendant la dispute dans le bureau de la directrice, qui constitue l'apogée de leur désaccord, Tremblay décrit les réactions du corps de mère Benoîte pour illustrer ses émotions : les coups de poing tombent, deux grosses veines bleues saillent sur son front, son visage devient rouge, ses membres tremblent, des larmes jaillissent... La haine se cache derrière des paroles apparemment mielleuses, et des propos faussement polis, comme :

Vous êtes une grande gérante, mère Benoîte [...] et l'école de Saints-Anges vous est énormément reconnaissante de tout ce que vous avez fait pour elle pour consolider sa situation financière, mais vous ne connaissez rien à la psychologie infantine et vous devriez avoir l'humilité de l'avouer.

(TP: 48)

Les deux adversaires essaient aussi le chantage sentimental. Enfin l'explosion de colère de la directrice met fin à ces insinuations subtiles et les menaces tombent sur la tête de Sainte-Catherine. Bien que le mot «haine» n'apparaisse qu'à la fin de la scène, le sentiment est parfaitement perceptible dès le début de la querelle.

Dans le monde tremblayen même les enfants ne sont pas innocents. Marcel, un adolescent violent, est jaloux des succès scolaires de son petit cousin, alors il se montre brutal et méchant, frappe le petit et se moque de lui. Sa haine enfantine est exprimée par l'agression purement physique. L'enfant de la Grosse Femme vit ses répulsions surtout intérieurement: il se révolte contre son cousin attardé Marcel, qu'il doit protéger à l'école, car ce dernier souffre d'épilepsie et l'enfant de la Grosse Femme éprouve une «honte violente et laide» (PQ: 48) devant ce grand secret familial. Ici la haine prend la forme du dégoût pour Marcel, être informe qui bave et pue. En plus, comme il n'est pas capable d'extérioriser ses colères, l'enfant s'imagine des actes cruels pour canaliser sa haine:

[il] eut envie d'étrangler son ami. Il le vit rougir, puis bleuir entre ses mains; les veines palpitantes saillaient sur son front, ses yeux le suppliaient mais il continuait de serrer au point de faire blanchir ses doigts, la respiration cessait tout d'un coup et il rejetait le corps au loin [...].

(PQ: 128)

Même si les enfants ne commettent pas encore de méfaits dictés par la haine, Tremblay démontre que ses petits héros en ont déjà une certaine prédisposition.

La haine est aussi l'indicateur de certaines tendances visibles au sein de la société, Tremblay décrit le rejet et la condamnation des milieux homosexuels (comp. DR et NE). À l'exemple d'Édouard nous voyons des attitudes hostiles et dégradantes face aux relations homosexuelles, des injures, des humiliations et, avant tout, des tendances à nier l'existence de ce phénomène.

Dans le cycle romanesque des *Chroniques du Plateau Mont-Royal* Michel Tremblay découvre plusieurs visages de la haine, celle qui est ouvertement déclarée mais aussi celle qui n'est exprimée qu'implicitement. Les paroles – parfois aussi le silence, les gestes et les réactions des corps des héros dévoilent leurs émotions et trahissent leurs secrets. La haine joue un rôle primordial, elle sert de déclencheur des événements, pousse les héros à agir ou à se défendre. Albertine, qui est le personnage le plus empoisonnée par la haine, se situe au centre de notre étude, car à son exemple nous pouvons voir presque tous les moyens que Michel Tremblay utilise pour dépeindre ce sentiment ravageur. En plus c'est sur elle que se concentrent les hostilités et les rancunes de toute la famille au cours de tous les volumes des *Chroniques du Plateau Mont-Royal*. Les autres personnages complètent à peine ce tableau ténébreux, amer et bouleversant.

## Oeuvres citées

- ROY G., 1973: *Bonheur d'occasion*. Montréal, Librairie Beauchemin Limitée.
- TREMBLAY M.: *Les Chroniques du Plateau Mont-Royal*. Les abréviations utilisées:  
 GF – *La Grosse Femme d'à côté est enceinte*. (1978). Montréal, Leméac, 1995.  
 TP – *Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges*. (1980). Montréal, Leméac, 2000.  
 DR – *La Duchesse et le roturier*. (1982). Montréal, Bibliothèque Québécoise, 1992.  
 NE – *Des nouvelles d'Édouard*. (1984). Montréal, Leméac, 1997.  
 PQ – *Le Premier Quartier de la Lune*. (1989). Montréal, Leméac, 1998.  
 OB – *Un objet de beauté*. Montréal, Leméac, 1997.

## Bibliographie

- BARRETTE J.-M., 1996: *L'Univers de Michel Tremblay. Dictionnaire des personnages*. Montréal, Presses de l'Université de Montréal.
- BOIVIN A., 1996: «Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges ou la vie quotidienne au Plateau Mont Royal». In: *Pour une lecture du roman québécois*. Montréal, Nuit Blanche.
- BROCHU A., 2002: *Rêver la lune. L'imaginaire de Michel Tremblay dans les « Chroniques du Plateau Mont-Royal »*. Montréal, Cahiers du Québec.
- DUCHAINÉ R., 1994: *Écriture d'une naissance, naissance d'une écriture*. Montréal, Nuit Blanche.
- MANE R., 1985: «L'image de Montréal dans les „Chroniques du Plateau Mont-Royal”». *Les Études Canadiennes*, n° 19, pp. 119–132.
- PICCIONE M.-L., 1976: «La Femme canadienne française chez Gabrielle Roy et Michel Tremblay ou la remise en question des valeurs familiales traditionnelles». *Les Études Canadiennes*, n° 2, pp. 39–45.